

WALT WHITMAN

# Écrits de jeunesse

Nouvelles

TRADUCTION DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
ET POSTFACE DE PAULINE CHOAY-LESCAR

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*



MORT À L'ÉCOLE



**D**ING, ding! Le maître d'une école rurale venait d'agiter la petite cloche posée sur son bureau, interrompant la classe au milieu de la matinée et informant ainsi les élèves qu'il souhaitait le silence. Celui-ci obtenu, il prit la parole. Cet homme trapu et corpulent répondait au nom de Lugare.

“Jeunes gens, dit-il, j'ai reçu une plainte m'informant que la nuit dernière l'un d'entre vous a volé des fruits dans le jardin de M. Nichols. Je crois savoir qui est le coupable. Tim Barker, approchez, monsieur.”

Le garçon à qui il s'adressait s'avança. Pâle et délicat, il devait avoir dans les treize ans. Ni les accusations proférées à son encontre, ni le ton sévère et l'air menaçant du maître n'avaient réussi à effacer entièrement l'expression joyeuse et plaisante de son visage. Le gamin était toutefois d'une pâleur anormale,

presque malade ; en dépit de son air sain et heureux, il semblait frappé d'un sceau singulier, comme si quelque maladie cachée – non des moins terrifiantes – l'eût miné au plus profond de son être.

Tandis que l'adolescent se tenait debout devant l'estrade du jugement – où s'étaient si souvent jouées des scènes d'une extrême brutalité, bafouant la timide innocence d'une enfance délicate et impuissante –, Lugare le dévisageait en fronçant les sourcils d'un air qui, de toute évidence, signifiait qu'il n'était pas dans les meilleures dispositions. (Fort heureusement, un système plus digne et plus rationnel nous apporte aujourd'hui la preuve que le fouet, les larmes et les soupirs ne sont pas les meilleurs instruments pour diriger les écoles. Nous nous acheminons vers l'heure où l'ancienne image du maître, muni de son martinet, de sa lourde baguette de bouleau, et armé de divers stratagèmes visant à torturer les enfants ne nous semblera plus que le souvenir détestable d'une méthode périmée, aveugle et cruelle. Puissent des vents propices hâter la venue de ce jour !)

“Vous trouviez-vous la nuit dernière près de la barrière du jardin de M. Nichols ? demanda Lugare.

— Oui, monsieur, répondit le garçon, j'y étais.

— Eh bien, monsieur, je suis satisfait de vous voir si disposé à vous confesser. Ainsi vous pensiez commettre quelques petits larcins et vous distraire d'une façon dont vous devriez avoir honte, et ceci en toute impunité, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien volé", répondit aussitôt le garçon. Le rouge lui était monté aux joues, mais il était difficile de dire si la cause en était le ressentiment ou la frayeur. "Et la nuit dernière, je n'ai commis aucune action dont je puisse avoir honte.

— Pas d'impudence ! s'exclama le maître avec violence, en saisissant une longue canne de rafia. Épargnez-moi vos discours malhonnêtes, sinon je vous battrai comme un chien jusqu'à ce que vous demandiez grâce."

Le jeune homme pâlit légèrement, ses lèvres tremblèrent, mais il demeura silencieux.

"Et dites-moi, monsieur, poursuivit Lugare sur le visage duquel les signes extérieurs de colère disparaissaient, pourquoi rôdiez-vous donc autour de ce jardin ? Peut-être n'avez-vous fait que recevoir le butin tandis

qu'un complice se chargeait de la partie la plus dangereuse de l'affaire ?

— J'ai emprunté ce chemin, car il me conduit chez moi. J'y suis retourné plus tard pour retrouver quelqu'un et... et... Mais je ne suis pas entré dans le jardin et je n'y ai rien dérobé. Jamais je ne volerai – même si je devais mourir de faim.

— Vous auriez dû vous en tenir à ces bons préceptes la nuit dernière. On vous a vu, Tim Barker, vous glisser sous la barrière du jardin de M. Nichols peu après neuf heures, un sac plein sur les épaules. Ce sac était, semble-t-il, rempli de fruits, et ce matin plus un melon dans les plantations. Maintenant, dites-nous, monsieur, qu'y avait-il dans ce sac ?”

Les joues de l'accusé semblaient être en feu. Pas un mot ne sortit de sa bouche. La classe entière avait le regard fixé sur lui. Des gouttes de sueur coulaient comme des gouttes de pluie sur son front blanc.

“Parlez, monsieur !”, s'exclama Lugare en donnant un violent coup de canne sur son bureau.

Le garçon paraissait au bord de l'évanouissement, tandis que l'impitoyable maître, certain d'avoir démasqué un délinquant,



exultait à l'idée du châtiment sévère qu'il allait maintenant pouvoir lui infliger en toute justice. Sa fureur croissante finit par atteindre un paroxysme. Pendant ce temps, l'enfant semblait incapable de réagir. On aurait dit qu'il avait perdu l'usage de la parole. Impossible de déterminer s'il était terrorisé ou effectivement souffrant.

— Je vous ordonne de parler ! tonna à nouveau Lugare, brandissant la canne au-dessus de sa tête d'un geste suggestif.

— Je ne peux rien vous dire, monsieur, répondit le pauvre garçon d'une voix faible et rauque. Je vous le dirai à... à un autre moment. S'il vous plaît, laissez-moi aller me rasseoir, je ne me sens pas bien.

— Oh oui, bien sûr, on vous croit ! s'exclama Lugare, le visage crispé par le mépris. Pensez-vous que je vais gober vos mensonges ? Je vous ai percé à jour, monsieur, très clairement, et je suis bien certain que vous êtes la pire petite fripouille de tout l'État. Mais je reporte d'une heure la suite de notre entretien. Et si vous ne dites pas alors toute la vérité, je vous ferai un cadeau qui vous rappellera longtemps les melons de M. Nichols ; allez vous asseoir."

Soulagé par cette autorisation peu gracieuse, l'enfant, tremblant, se glissa sans répondre jusqu'à son banc. Il éprouvait une impression étrange, comme un vertige, plus proche du rêve que de la réalité ; il posa la tête sur son pupitre, entre ses bras.

Les élèves reprirent le cours de leur travail : durant le règne de Lugare sur l'école du village, ils s'étaient si bien habitués aux scènes de violence et aux châtiments sévères que les événements de ce genre n'interrompaient plus guère leur routine.

Mais voici le moment venu d'éclaircir le mystère concernant le sac et la présence du jeune Barker sous la barrière du jardin la nuit précédente.

La mère du garçon était veuve et tous deux étaient contraints de vivre très chichement. Tim avait six ans à la mort de son père et nul ne pensait que ce jeune enfant maladif et émacié lui survivrait longtemps. Pourtant, à la surprise générale, le malheureux survécut et parut recouvrer la santé, récupérant une taille normale et un aspect plaisant. On dut cette guérison aux bons offices d'un éminent médecin qui possédait une résidence dans le voisinage et s'était intéressé à la petite famille de la veuve. Selon

le médecin, il était possible que Tim guérisse définitivement, mais on ne pouvait en être certain. Il était affligé d'une maladie mystérieuse et déconcertante dont on ne pouvait exclure qu'elle l'emporte à un moment où il aurait semblé en parfaite santé. Dans les premiers temps, la pauvre veuve vécut dans un état d'inquiétude permanent ; mais lorsque au bout de plusieurs années aucun des maux fatidiques ne se fut abattu sur la tête de son fils, sa mère se mit à croire qu'il allait vivre et serait le soutien et la récompense de ses vieux jours. C'est ainsi qu'ils cheminaient, tirant le diable par la queue, mais heureux d'être ensemble et capables, pour le bien de l'autre, d'endurer sans rechigner pauvreté et inconfort.

Son caractère aimable avait valu à Tim de nombreux amis dans le voisinage, parmi lesquels un jeune fermier nommé Jones qui, avec son frère aîné, travaillait comme métayer dans une grosse ferme voisine. Jones faisait souvent cadeau à Tim d'un sac de pommes de terre, ou de maïs, ou encore de légumes du jardin qu'il prélevait sur ses propres récoltes ; mais son partenaire étant un homme ombrageux et avare, il avait souvent accusé Tim d'être un fainéant qui ne